Éléments de terminologie astrale dans les textes sacrés en langues sémitiques : *Enūma eliš*, Bible, Coran

Roland LAFFITTE

La terminologie astrale de la Bible et du Coran est à replacer dans l'antique tradition moyen-orientale du récit de la Création dont le premier texte est *Enūma eliš*, écrit en médio-babylonien et constituant lui-même l'accomplissement d'un long processus d'élaboration. Embrassons ces trois textes d'un seul regard en nous limitant toutefois aux dénominations génériques et en laissant donc de côté les noms individuels des corps célestes. Situons-les dans le contexte des connaissances astronomiques de leurs époques respectives et essayons de déterminer à quel registre – cognitif ou littéraire –, appartient leur emploi.

Étoiles et planètes

Dans *Enūma eliš*, Marduk fend Tiamat « en deux parties, comme un poisson séché », IV, 136. Il agence la moitié supérieure qu'il nomme *Šamê*, « les Cieux », puis la partie inférieure qu'il appelle *Apsû*, IV, 137-146, et dispose ensuite la voûte céleste, IV, 146, et V, 1, et y installe les étoiles désignées par le caractère MUL.*meš*, V, 2 (voir *infra*, 7-8)[1].

---

[1] Le texte utilisé pour *Enūma eliš* est celui établi par Philippe Talon, et pour les parties qui nous intéressent : la tab. IV, notamment à partir de *BM*

Attachons-nous tout à ce terme qui, au singulier, donne 𒀭𒈬 MUL = *kakkabu*, *CAD* K, 45-49, sachant que son écriture syllabique est très peu utilisée dans les textes astronomiques. MUL = *kakkabu* indique tout objet brillant placé sur la voûte céleste considérée comme décor pour l'entrée en scène de la *Lune* et du *Soleil*. Ce n'est que quelques lignes plus tard, soit aux vers V, 12-24, qu'intervient en effet la *Lune* qui préside au calendrier, et seulement au cours de l'établissement de ce dernier, soit vers V, 20, qu'apparaît le nom du *Soleil*. Si le terme peut donc être traduit par « étoile », nous ne saurions le prendre dans le sens astronomique actuel qui s'applique aux astres produisant leur propre lumière parmi lesquels il faudrait mettre le *Soleil*, et nous devons nous replacer dans l'esprit de l'époque où il convient de distinguer, selon le contexte, deux sens possibles :

1. Le premier est le sens large. Il est employé pour tout « corps céleste » : étoile, astérisme, planète, comète ou météore, ceci à l'exception des deux « luminaires »[2]. Une telle acception antique est proche de celle qui est toujours vivante aujourd'hui dans la langue populaire, où *Vénus* est nommée « Étoile du berger ». À la ligne V, 4 du passage d'*Enūma eliš* (voir *infra*, 18), c'est bien d'« étoile au sens large » puisque les *Tables astronomiques* dites *MUL*.meš 3.ta-àm, c'est-à-dire « Trois étoiles chacun [c-à-d chaque

93016, copie *in CT* XIII, pl. 14 (52-9-18-3737), et la tab. V, notamment à partir de *K* 3567, *cf. CT* XIII, pl. 22, *cf.* TALON, 15-22.

[2] C'est le terme employé dans les traductions de la *Bible* : מָאוֹר *mā'ōr*, pl. מְאוֹרֹת *mə'ōrōṯ*, dans « Genèse », I, 14-16 ; ou dans le *Coran* : سِرَاج *sirāǧ* (sing.), par ex. dans « al-Furqān (XXV) », 61, ou مَصَابِيح *maṣābīḥ* (pl.), dans « al-Mulk (LXVII) », 5.

mois] »[3], datées de la même époque incluent sous le vocable MUL = *kakkabu* plusieurs noms de planètes[4].

2. Le second est le sens étroit. Il résulte d'une spécialisation du mot due à l'utilisation d'un terme spécifique pour les astres qui se déplacent au cours de l'année et entrent donc en conjonction avec le *Soleil*, la *Lune* et diverses étoiles. Ces corps célestes particuliers, qui resteront au nombre de cinq jusqu'à que la lunette astronomique ne permette d'en augmenter le nombre, possédaient une appellation parfaitement définie chez les Mésopotamiens. Dans une tablette de Kish datée vers 2000 av. n.è., nous lisons mul.UDU.IDIM, littéralement la « Brebis sauvage », nom identifiée dans ce document à *Mercure*, *MSL*, XI, 143. Des listes lexicales ultérieures nous apprennent que le terme akkadien correspondant est *bibbu*[5], mais nous ne savons pas s'il s'est communiqué d'une planète spécifique au terme générique ou si c'est la réciproque qui est vraie. En lisant la proposition suivante : mul.DILI.BAT RI MUL.*meš*, *i.e.* « *Dilbat* [soit *Vénus*] est la plus brillante des étoiles », *BM* 82923, l. 2, *in* WALKER & HUNGER, 27, nous pouvons noter que le déterminatif utilisé pour « planète » est indéterminé et s'applique à « étoile au sens large ». Maintenant, ainsi que cela

---

[3] L'expression MUL.*meš* 3.*ta-àm* apparaît dans *Enūma eliš*, V, 4, et dans *RMA* 152 (83-1-18,223), verso, 6, *in* HUNGER (1), 13 (n° 19).

[4] Il s'agit de ces planètes : mul.DILI.BAT, soit *Ištar* = *Vénus*, mul.*ṣal-bat-a-nu*, soit *Salbatānu* = *Mars*, mul.ŠUL.PA.È, « le Héros glorieux » = *Jupiter*, et mul.d.AMAR.UTU, soit *Marduk* = encore une fois *Jupiter*, *cf. BM* 82923, l. 2,12, 26 et 36, *in* WALKER & HUNGER (2), 27-34. Le fait que les *Tables MUL*.meš 3.ta-àm contiennent des planètes et qu'il soit difficile de justifier la présence à la place indiquée d'une bonne partie des étoiles laisse supposer que leur choix s'explique par des raisons mythologiques ou astro²logiques, *cf.* HUNGER & PINGREE (1), 53 ; et HOROWITZ, 162.

[5] Nous lisons UDU.IDIM *bi-íb-bi* dans la liste ḪAR.ra = *ḫubullu* XIV, n° 142, *cf. MSL*, XVIII, 17.

ressort de l'expression d.UDU.IDIM.meš *u* MUL.meš, *cf. Ištār*, XXV, 46, le terme MUL peut être employé en néo-akkadien pour « étoile en général » à l'exclusion de « planète », donc pour « étoile au sens étroit ».

En utilisant le mot « planète », nous rendons hommage à l'astronomie grecque classique pour laquelle *ἄστήρ* dans un sens tout à fait parallèle à MUL = *kakkabu* avant que *πλανήτης*, littéralement « errant », ne vînt qualifier une catégorie particulière d'« étoiles au sens large », *cf.* GÉMINOS, 174 et 201. Le fait que le sanskrit तारा *tārā*, littéralement « qui fait traverser », s'applique indifféremment pour « étoile au sens étroit » et « planète », et qu'il en soit de même pour दिविगमन *divigamana*, littéralement « voyageur céleste », *CDSL*, *s.v.*, semble impliquer que la notion que contient *πλανέτης* n'est pas dans la tradition indo-européenne, et le fait que ce terme s'appliquait à l'origine aux animaux sauvages permet de le considérer comme un calque de l'akkadien *bibbu*. Dès lors, le terme *ἄστήρ* fut utilisé tant dans son sens traditionnel, qui est le sens large, que dans un sens étroit, synonyme de *ἀπλανής*, GÉMINOS, 172[6].

Avant d'examiner la manière dont la Bible et le Coran abordent ces notions, il est opportun de revenir au terme *kakkabu* qui est présent, sous des formes variées, dans toutes les langues sémitiques. Les plus anciennes attestations nous

[6] Le latin parla à son tour de *stellae inerrantes* et utilisa toute une gamme de qualificatifs et expressions dont, très rarement, *stellae fixae*, *cf.* LE BŒUFFLE, 58-60. Cette locution ne se répandit qu'au Moyen Âge avec la traduction des traités arabes, lesquels utilisaient tout à fait couramment كواكب ثابتة *kawākib ṯābita*, « étoiles fixes », comme cela est consigné dans le titre de l'ouvrage de ᶜAbd al-Raḥmān al-Ṣūfī, *Kitāb ṣuwar al-kawākib al-ṯābita*, littéralement « Traité des figures d'étoiles fixes », largement connu au Moyen-Âge européen, *cf.* AL-ṢŪFĪ.

ramènent à la racine √KBKB, laquelle pourrait bien être de la reduplication à caractère expressif d'une forme protosémitique simple : √KB exprimant l'idée de « brûler, briller », comme en en fit l'hypothèse Eilers[7]. Nous le savons par une liste éblaïte, milieu de IIIe millénaire av. n.è., que d.MUL = *kab-kab*, *VE*, 288 (n° 791). L'onomastique amorite de Mari nous livre ensuite des formes comme *i-la-kab-ka-bu-ú*, *ka-ab-ka-ba*, *kab-ka-bi-im* ou <*ʾkwkbkb*>, HUFFMON, 220. Toujours à Mari, le mot *kabkabu* est attesté en paléo-akkadien à côté de *kakkabu*, *cf. ARM*, X, 144 (n° 95, l. 1 et 7), et la même racine donne encore en ougaritique des formes connues, à savoir <*kbkb*>, duel <*kbkbm*>, pl. <*kbkbm*> et <*kbkt*>, *DLU*, I, 427-428.

Un processus d'assimilation du /*b*/ conduit à des formes avec ou sans gémination du /*k*/, ce qui donne l'akkadien *kakkabu*, *CAD* K, 45-49, l'ougaritique <*kkbm*> (pl.), *DLU*, I, 427-428, ou le punique <*kkbm*>(pl.), *DNWSI*, I, 499-500. Dans d'autres langues sémitiques, nous assistons à la transformation du /*b*/ de la première syllabe en /*w*/, avec ou sans diphtongaison. Nous avons ainsi d'abord l'araméen officiel כובכא, *kawkba*, *Aḥiqar*, (VIII) 116. Viennent ensuite : d'un côté, le sudarabique avec notamment 𐩨𐩵𐩧𐩵 <*kwkb*> à Maḥram Bilqīs (Mārib) au début de notre ère, JAMME, n° 649, l. 33, BIELLA, 242 ; le syriaque ܟܘܟܒܐ *kawkba*, Payne Smith, 1694, et l'arabe كَوْكَب *kawkab*, Lane, 2623 ; de l'autre côté, le judéo-babylonien כּוֹכָבָא *kōkaba*, *JBA*, 558, l'hébreu כּוֹכָב *kōkāb*, comme nous l'avons vu

[7] Selon lui une racine originelle √KB aurait pu donner, par reduplication partielle : 1. √KBB, « brûler > briller » : *cf.* l'akkadien *kabābu*, « brûler », et *kabbu*, « brûlant, brillant », le syriaque ܟܒܒܐ *kababâ* et l'arabe كبابة *kabāba*, « cubèbe [= piquant] » ; 2. √K'B, « [brûler] > faire mal » : *cf.* l'hébreu כְּאֵב *kə'ēb*, « douleur, peine », le syriaque ܟܐܒ, *kēb*, « faire mal, affliger », l'arabe كَئِبَ *ka'iba*, « être affligé » et كَبَابٌ *kebāb*, « rôti » ; 3. √KB(K)B, « renverser, culbuter », que l'on trouve en arabe avec كَبَبَ *kababa* et كَبْكَبَ *kabkaba*, *cf.* EILERS, 58-60.

précédemment avec le pl. כּוֹכָבִים, *kōkābīm*, notamment dans « Genèse », I, 16, *cf.* aussi *HALAT*, II, 371 ; le mandéen ܟܟܒܐ *kakba*, DROWER & MACUCH, 206 ; et, dans les langues éthiopiennes, le guèze et l'amharique ኮከብ *kokäb*, KANE, *amh.*, II, 1449, le tigré ኮኮብ *kokob*, DA BASSANO, 610 et le trigriña ኮኸብ *koḵob* et *k*^{w}*åḵob*, KANE, *tigñ.*, II, 1161-1162.

Considérons à présent le Coran, où nous rencontrons, comme correspondant de l'akkadien *kakkabu* et de l'hébreu כּוֹכָב *kōkāb*, l'arabe كَوْكَب *kawkab*, une fois au singulier et une fois au pluriel, soit كَوَاكِب *kawākib*. Nous le trouvons dans le songe de Joseph, *cf.* « Yūsuf » (XII), 4 :

يَا أَبَتِ إِنِّي رَأَيْتُ أَحَدَ عَشَرَ كَوْكَباً وَالشَّمْسَ وَالْقَمَرَ رَأَيْتُهُمْ لِي سَاجِدِينَ

Yā abtī, innī ra'aytu aḥada ᶜašara kawkaban wa-l-šamsa wa-l-qamara ra'aytuhum lī sāǧidīna

Ô mon père ! J'ai vu en songe onze étoiles, le *Soleil* et la *Lune* prosternés devant moi !

Ce verset reprend pratiquement tel quel le texte biblique, « Genèse », XXXVII, 9 :

הִנֵּה חָלַמְתִּי חֲלוֹם עוֹד, וְהִנֵּה הַשֶּׁמֶשׁ וְהַיָּרֵחַ וְאַחַד עָשָׂר כּוֹכָבִים, מִשְׁתַּחֲוִים לִי

hinnēh ḥalamtī ḥălōm ᶜōd, wə-hinnēh ha-šemeš wə-ha-yārēaḥ u-'aḥad ᶜāšār kōkābīm, mištăḥawīm lī.

Voici, j'ai eu encore un songe : le *Soleil*, la *Lune* et onze étoiles se prosternaient devant moi.

Nous observons que le terme كَوْكَب *kawkab* apparaît dans un contexte de transmission des textes religieux dans les langues sémitiques. Il est de même dans « al-Ṣāffāt » (XXXVII), 6, où le mot est employé dans une allusion au récit de la Création. Cependant, le terme le plus courant est نَجْم *nağm*, utilisé deux fois au singulier et neuf fois au pluriel, soit نُجُوم *nuğūm*. Utilisé une fois dans un rappel de la Création, il est en fait le terme commun en langue arabe. Il est lié à la racine √NĞM qui

contient l'idée d'« apparaître, se laisser voir », d'où le verbe نَجَمَ *naǧama*, « se lever » en parlant d'une étoile, LANE, 3028. Nous avons ici une dérivation sémantique à mettre en parallèle avec celle qui mène du verbe نَاءَ *nāʾa*, « se lever », au substantif نَوْء *nawʾ*, LANE, 2860-2862, entendu à l'origine comme « lever héliaque », dans un second temps comme « coucher acronyque d'une étoile dont l'opposite est à son lever héliaque », et qui désigne en fin de compte l'une des « étoiles ou un astérisme » servant au comput sidéral classique, *cf.* LAFFITTE (2), 26-28.

Les mots نَجْم *naǧm* et كَوْكَب *kawkab* sont employés dans le glossaire coranique avec les mêmes acceptions que l'akkadien MUL = *kakkabu* et l'hébreu כּוֹכָב *kōkāb*. Tout comme ces derniers, ils signifient le plus souvent « étoile au sens large », mais il est patent qu'il s'agit dans certains cas d'une « étoile au sens étroit » ou « étoile fixe ». Il en est ainsi dans la sourate « al-Naǧm » où il est dit : وَأَنَّهُ هُوَ رَبُّ الشِّعْرَى *wa anna-hu huwa rabbu l-Šiᶜrā*, « C'est Lui le maître d'*al-Šiᶜrā* » – الشِّعْرَى *al-Šiᶜrā* étant le nom arabe de *Sirius* –, Coran, LIII, 49. C'est encore vrai lorsque le texte se réfère à des événements astronomiques précis, comme les levers ou les couchers héliaques. Mais encore une fois, cela ne pose aucun problème aux contemporains du prophète Muḥammad, lesquels savent parfaitement ce qu'il faut entendre, selon le contexte, par le نَجْم *naǧm* ou كَوْكَب *kawkab* : ou bien « étoile au sens étroit », ou bien « étoile au sens large », c'est-à-dire « un corps céleste » – étoile ou planète –, à l'exclusion du *Soleil* et de la *Lune*.

Étoiles de comput et constellations

Revenons à *Enūma eliš*. Nous y lisons ceci, au début de la mise en ordre des Cieux par Marduk, V, 2 :

MUL.meš *tam-šil-šu-nu lu-ma-ši uš-zi-iz*

Voici les interprétations respectives de ce vers chez LABAT (1), 137 ; BOTTÉRO & KRAMER, 631 ; HAROWITZ, 114 ; TALON, 95 ; et dans le *CAD* L, 245-246, ce qui permet de mesurer la difficulté à en saisir le sens :

> Et [il] plaça des étoiles, les *lumaši*, leurs images
> Il y suscita en Constellations les étoiles
> qui sont leurs images
> The stars, their likeness he set up, the constellations
> [Il] fit surgir des étoiles, des astres à leur image
> He set up the *l[umūšu]*-stars as the likeness of the stars

Commençons par préciser ce que signifie le terme *constellation* : il s'agit, dans son sens moderne [8], d'un *arrangement d'étoiles* dont les projections juxtaposées sur la voûte paraissent constituer un groupe que l'imaginaire associe à une *figure céleste*, image d'un être vivant – personnage ou animal – ou d'un objet. La délimitation de ces groupes varie selon les cultures ainsi que les figures auxquels ils sont liés, et l'UAI (Union astronomique internationale) découpe aujourd'hui le ciel en 88 *constellations*, réservant le terme *astérisme* à des groupes plus petits placés à l'intérieur du domaine attribué aux différentes *constellations*.

La preuve que des *constellations*, prises au sens où nous venons de les définir, existent dans l'esprit d'un peuple peut

---

[8] Les Latins utilisaient le mot *constellatio* pour dire, dans le registre astrologique tardif, « le ciel dans son ensemble », c'est-à-dire le ciel comme « regroupement d'étoiles », *cf.* Ammanius Marcellus, IVe siècle, *ap.* GAFFIOT, 408. Voici quelques termes qu'ils employaient pour signifier « constellation » : a. *astrum* qui est un calque du grec *ἄστρον* GÉMINOS, 174 ; b. *signum* que nous venons d'évoquer (voir note 3) ; c. *stella*, tout simplement, de large utilisation ; et c. *sidus*, peut-être le plus fréquent, qui recouvrait toute la gamme des acceptions du mot précédent, allant donc d'« étoile en général » à « groupement d'étoiles » en passant par « étoile fixe », LE BŒUFFLE, 6-38 et 58-60.

être fournie lorsque les positions des astres sont définies par la place qu'ils occupent dans la figure céleste. Il en est ainsi par exemple lorsque nous lisons dans le document *VAT* 4956, daté de 567, l. 14 : SIN I KÚŠ [x] MUL$_x$ KUR$_4$ *šá* TIL GÌR UR.A, *i.e.* « la *Lune* passa 1 coudée [au-dessus/au-dessous] de l'étoile brillante du *Pied du Lion* », *cf.* SACHS & HUNGER, I, 48-49. Ceci est vrai, à plus forte raison, lorsque les noms des étoiles résultent de leur localisation dans une figure donnée : ainsi pour mul.GABA GÍR.TAB, « la Poitrine du Scorpion », *in BM* 86378, I, ii, 30, *cf.* HUNGER & PINGREE (2), 38. Une autre preuve peut être donnée soit par la représentation d'une telle constellation au moyen d'un diagramme, comme c'est le cas sur la tablette *K* 8538, nommé de façon peu appropriée « planisphère », *cf.* KOCH, 56-62, ou lorsque l'*icône* d'une figure céleste est accompagnée de symboles livrant la place des étoiles en son sein. Il faut dire qu'aucune de ces preuves n'est décelable en Mésopotamie avant l'époque néo-assyrienne, qui est notamment celle de la bibliothèque d'Assurbanipal[9]. Les *constellations* ainsi formées étaient désignées par le terme

[9] À titre de comparaison, le premier témoignage de constellation en Chine est donné par une boîte laquée de la tombe de Zeng Hou Yi, découverte dans le Hubei et datée du Ve s. av. J.-C. : 北斗 B*ěidǒu*, soit « le Boisseau du Nord » – qui correspond aux sept étoiles brillantes du *Grand Chariot* – est précisément figuré par le pictogramme d'un « boisseau » entouré du cercle des caractères désignant les 28 宿 *xiù*, soit les *stations lunaires*, *cf.* SUN & KISTEMAKER, 21. C'est en Égypte que nous avons les premières attestations historiques de constellation sur des sarcophages datant de la 1ère période intermédiaire 2150-2033 av. J.-C) : sur celui d'Idy par exemple, en provenance d'Asyut et daté *ca* 2060 av. J.-C., les sept étoiles de *Mesḫetiu* – qui correspond également au *Grand Chariot* – sont disposées sous forme d'un diagramme contenu dans l'icône d'une cuisse de bœuf, *cf.* NEUGEBAUER & PARKER, I, 8 (n° 4), et pl. 8, ainsi que III, 189.

générique dénommant « les étoiles au sens large », c'est-à dire MUL = *kakkabu*[10].

À l'époque contemporaine de la rédaction définitive d'*Enūma eliš*, c'est-à-dire à l'époque qassite, les Mésopotamiens avaient pris l'habitude de graver sur des *kudurrū* (pluriel), soit des stèles de donation foncière, des *icônes* des divinités astrales qu'ils accompagnaient de leur nom, lequel était précédé du déterminatif DINGIR, « dieu » – qu'il est convenu d'écrire en abrégé : /d/ – et ne se prononçait pas. En revanche si les *corps célestes*, tout particulièrement les planètes, pouvaient être désignés par leurs dieux tutélaires[11], c'est-à-dire précédés de /d/[12], ils étaient le plus souvent accompagnés du déterminatif MUL, « étoile au sens large » – qui sera, dans ce texte, indiqué en minuscules –, ou alors indiqués avec la périphrase préposée MUL d…, soit « l'étoile [du dieu…] »[13].

Il est donc inapproprié de rendre *lumāšu* par « constellation » au sens strict du terme. Mais alors, de quoi s'agit-il ? Le terme étant attesté en médio-akkadien, son logogramme LU.MAŠ ou LÚ.MAŠ-

---

[10] Nous pouvons le vérifier dans la série *MUL.APIN*, où nous trouvons par exemple : MUL.meš *šá ina* GABA mul.UR.GU.LA, *i.e.* « les étoiles situés de la Poitrine (de la constellation) du *Lion* », *cf. BM* 86378, I, i, 9, *in MUL.APIN*, 20, ou alors : MUL.II MUL.meš *šá* SAG.DU mul.UR.GU.LA, « la 2nde des 2 étoiles de la Tête (de la constellation) du Lion », *cf. AO* 6478, l. 21, *in* SCHAUMBERGER, 228.

[11] C'est à leur suite que les Grecs ont nommé les astres par les noms de leurs dieux tutélaires qu'ils cherchèrent des correspondants approximatifs dans leur propre panthéon. Un seul exemple : la planète *Φωσφόρος* fut attribuée à *Ἀφροδίτης*, déesse de l'Amour, en suivant les Babyloniens liaient DILI.BAD, l'étoile du matin et du soir à d.INANNA = *Ištar*, déesse de l'amour, ce dont les Latins, et nous à leur suite, avons hérité en la nommant *Vénus*, *cf.* LE BŒUFFLE, 237-249.

[12] C'est le cas de d.SIN, *cf. BM* 86378, I, iv, 31, *in MUL.APIN*, 67.

[13] Ainsi pour mul.d.AMAR.UD, soit « (l'étoile du) dieu Marduk, 86378, I, i, 37, dans *MUL.APIN*, 28.

ši, *CAD* L, 245-146, est visiblement reconstruit phonétiquement et ne nous apprend rien sur la signification du terme. Pour y voir plus clair, référons-nous au *Grand compendium* d'époque néo-assyrienne (*K* 250 et textes associés), qui livre, l. 226-230, *cf.* KOCH-WESTENHOTZ, 198, une liste de sept 7 *lumāšu* :

mul.ŠUGI	mul.UD.KA.DUḪ.A
mul.SIPA.ZI.AN.NA	mul.KAK.SI.SÁ
mul.EN.TE[.NA].BAR.ḪUM	mul.TI$_8$.mušen
mul.PA.BIL.SAG	
VII *lu-ma-šú*	

Nous sommes ici, à l'évidence, en présence d'étoiles particulières. Les auteurs de l'*Assyrian dictionary* se rapportent au *Handbuch*, *cf.* WEIDNER (2), 16 et 19, pour avancer que les *lumāšu* sont des étoiles dont les levers héliaques sont proches des solstices ou des équinoxes et qui servent ainsi à diviser l'année, *cf. CAD* L, 245-246. Mais pas davantage que les étoiles des *Tables MUL*.meš 3.ta-àm (voir *supra*, 3, n. 3), il n'y a de raison de croire que le critère de leur sélection est purement astronomique. De toute façon, quelle que soit la nature de ces objets célestes, nous pouvons penser qu'ils possèdent un prestige particulier et que leur emploi dans *Enūma eliš* n'a pas une valeur cognitive mais littéraire, « poétique », ainsi que qualifient à bon droit les auteurs de l'*Assyrian dictionary*, ce qui se retrouve d'ailleurs dans quelques autres documents, *cf. CAD* L, 245. Il résulte visiblement d'un procédé d'emphase, ce qui est bien mis en lumière par un autre passage de ce texte, à savoir les vers 23-26, où les dieux mettent Marduk à l'épreuve : ayant suscité une étoile, ceux-ci le somment, dans cet épisode, de la faire disparaître puis réapparaître. Si Marduk réussit l'épreuve, il sera digne d'être leur héros dans le combat contre Tiamat. Le fait de désigner cette étoile par le terme *lumāšu* est une manière de valoriser son exploit et la précision qu'apporte ce

mot par rapport à celle du terme commun, soit MUL = *kakkabu*, nous renseigne sur l'univers mental mésopotamien.

Pour bien comprendre le vers V, 2, à savoir MUL.meš *tam-šil-šu-nu lu-ma-ši uš-zi-iz*, il est encore nécessaire de savoir ce qu'il faut y entendre par *tamšilu*, soit « image », *CAD* T, 148-150. Et pour ce faire, replaçons ce vers dans son contexte cosmogonique en reprenant ceux qui lui précèdent, soit IV, 144-146 et V, 1 :

èš-gal-la tam-ši-la-šu ú-kin é-šar-ra
èš-gal-la é-šar-ra šá ib-nu-ú šá-ma-mi
d.*a-num* d.EN.LÍL *u* d.É.A *ma-ḫa-zi-šu-un uš-ram-ma*
ú-ba-aš-šim man-za-za an DINGIR.DINGIR GAL.GAL

À l'image de ce temple [l'Apsû], il fonda l'Ešarra.
Le temple d'Ešarra qu'il venait de construire, c'est le Ciel.
À Anu, Enlil et Éa, il fit occuper leur enceinte[14].
Il façonna un *manzazu* pour les Grands Dieux[15].

Un autre document, à savoir *KAR* 307, apporte notamment, avec les lignes 30-33, un éclairage utile sur ce passage en détaillant la configuration du Ciel. Celui-ci est formé de trois parties, *cf.* EBELING, 33 : le Ciel supérieur qui est le domaine d'Anu, le Ciel médian, celui des *Igigi*, c'est-à-dire des Grands dieux, et le Ciel inférieur celui qui porte les étoiles16. Voici, rapportée dans ce document, le geste que fait Marduk sur ce support : *lu-ma-ši ša* DINGIR.meš *i-na* UGU *e-ṣir*, *i.e.* « Il y dessina les *lumūšū* des dieux ». Le collationnement de ce passage de *KAR* 307, l. 33, avec

[14] Le mot *maḫazu* est, au sens propre, un « enclos [sacré] », *cf. CAD* M.1, 85-89.

[15] La traduction du mot *manzazu*, qui pose un certain nombre de problèmes, sera abordée *infra*, 16-19.

[16] Nous retrouvons une description semblable dans le *Grand Compendium* contenu dans *K* 250, déjà cité, et notamment les l. 278-280, *cf.* KOCH-WESTENHOTZ, 203.

Enūma eliš, V, 2, est d'autant plus pertinent que nous trouvons, dans un troisième document qui semble être une version parallèle du récit de la Création du ciel, une expression intermédiaire entre les passages contenus dans ces deux textes précédents. Il s'agit de *K* 5981+ *K* 11867, l. 5 17, *cf.* WEIDNER (1), 89 ; HOROWITZ, 146-147, qui donne : MUL.*meš tam-ši-li*-[*šu-nu uṣ-ṣ*]*iru lu-ma-a*-[*ši*], *i.e* : « les étoiles dont il dessina les images, les *lumāšū* ». Le terme *ušzizu*, « il place » ou « il installe », employé dans le premier des trois textes, est remplacé dans les deux autres par *eṣēru*, qui signifie normalement « dessiner, tracer, peindre [sur un support, un mur par exemple] », *CAD* E, 346-348.

L'acte de Marduk reproduit, dans ces trois documents, celui du graveur de stèle – *ēṣiru* – et correspond, sur le plan religieux, à la conduite humaine consistant à projeter mentalement sur la voûte céleste des *icônes* – *tamšilū*, *i.e.* « les images » qu'ils se faisaient des dieux. Exactement comme nous le faisons encore aujourd'hui lorsque nous associons une figure donnée à la planète *Vénus* par exemple, image qui ne possède *a priori* ni forme ni limites déterminées sur la voûte céleste et peut être rendue, sur un support donné, par les icônes les plus diverses.

Ces longs détours nous permettent de proposer une traduction du vers V, 2, d'*Enūma Eliš*, qui combine les interprétations de LABAT (1), 137, et du *CAD* L, 245-246 :

> Il disposa les étoiles qui sont leurs images, les *lumāšū*.

---

[17] Il s'agit visiblement de la copie d'une version ancienne du *Poème de la création* puisque ce sont Anu, Enlil et Ea qui font œuvre de Création et non Marduk.

Stations célestes

Il faudra attendre une époque ultérieure pour que le mot *lumāšū* (pluriel) prenne une signification nouvelle dans le registre astronomique. Mais il ne s'agira pas non plus à ce moment-là, du moins, au vu des documents aujourd'hui disponibles, de « constellations » en général, mais, pour être exact, de « stations zodiacales » ou mieux de « stations de l'écliptique ».

Une précision terminologique est ici nécessaire. On parle souvent de « constellations zodiacales » pour signifier « stations zodiacales », *cf.* à titre d'exemple *CAD* L, 245, ce qui n'est pas sans entraîner une certaine confusion. Dans *W* 20030/142, qui porte un journal astronomique daté de 463 av. n.è., on découvre ceci, verso, l. 3 : *i-nu-šú dele-bat* <*u*> GU4.UD *ina* UR.A […], *i.e.* « À cette époque, *Ištar* [= *Vénus*] et *Šiḫtu* [= *Mercure*] étaient dans *Leo* […] », *cf.* *W* 20030/142, recto, 3, *in* SACHS & HUNGER, I, 54-55 [18]. Désormais, la localisation d'un astre est déterminée par un secteur donné de l'écliptique : UR.A, soit *Leo*, dont nous remarquons que le nom n'est pas ici précédé de déterminatif, n'est pas une *constellation*, c'est-à-dire un « arrangement d'étoiles » lié à la figure de l'animal bien connu à l'intérieur de laquelle il s'inscrit. Il s'agit d'une *station* qui résulte de la division de l'écliptique en douze parties aliquotes, chacune d'entre elles ayant reçu le nom d'une figure située sur la partie correspondante de la ceinture zodiacale. Chaque *station* occupe

[18] Jusqu'à cette date, un astre était localisé grâce à sa conjonction avec une des 32 mul.ŠID.meš = *kakkabū minâti*, littéralement « étoiles de comput » mais dites « normales », comme on peut le vérifier dans ce document daté de 567, à savoir *VAT* 4956, l. 14 : SIN I KÚŠ [x] MUL$_x$ KUR$_4$ *šá* TIL GÌR UR.A, *i.e.* « *Sin* (= la *Lune*) passa 1 coudée [au-dessus/au-dessous] de l'étoile brillante du *Pied du Lion* », *cf.* SACHS & HUNGER, I, 48-49.

ainsi un arc de 30 degrés sur le cercle de l'écliptique, astronomique que, dans le langage courant, nous appelons « signe zodiacal ». En revanche, les *constellations de l'écliptique* s'étirent sur ce cercle sur des longueurs différentes variant en gros entre 17 et 52 degrés et sont souvent nommées « constellations zodiacales »[19].

Cette précision faite, nous pouvons revenir au terme *lumāšu*. Ce dernier n'est pas attesté à basse époque hors du contexte de l'écliptique et les documents qui l'emploient font alors explicitement référence aux stations jalonnant l'écliptique, *cf.* NEUGEBAUER, II, 481, comme nous pouvons nous en rendre compte dans *TLC*, VI, 20, l. 13', *in* HUNGER (2), 238 et 240 :

> [d.UTU ?] *ina šatti* (MU.A]N.NA) XII d.*lu-ma-ši ú-qát-ta i-na arḫi ištēn* (I-*en*) MÚL.*lu-maš ú-maš-šar*.
>
> [Le *Soleil* ?] accomplit [en 1 an]née (sa course à travers) les 12 *lumāšū*, [et] chaque mois, il laisse 1 *lumāšu* derrière lui.

Ajoutons que, dans des sens dérivés, le pluriel *lumāšū* peut s'entendre au sens de « zodiaque », ainsi qu'on peut s'en rendre compte dans *BM* 32651, recto, I, 29 : *ina* MURUB$_4$ LU.MAŠ *gab-bi*, *i.e.* « pour le milieu du zodiaque tout entier », et se comprendre aussi comme « longitude », ceci dans le même document, recto,

---

[19] Le terme *zodiacal* brouille les cartes. Les Grecs ne sont pas étrangers à la confusion entre *constellations* et *stations* de l'écliptique, du fait qu'ils nommaient *ζῴδιον* ces deux notions de pourtant nature radicalement différente, *cf.* GÉMINOS, 185-186. C'est à leur suite que nous nommons les premières : *constellations zodiacales*, et les secondes : *signes zodiacaux*, sans bien distinguer toujours entre les deux. Notons ici que le terme *signe* a perdu en français l'acception de son étymon latin, à savoir *signum*, qui était utilisé pour « astre » ou « constellation », LE BŒUFFLE, 23-31, par ce qu'ils étaient la marque, le « signe », de phénomènes astronomiques : il s'agissait en cela d'une adaptation du grec *σημεῖον*, terme repris de la géométrie où il signifiait « point » pour signifier en astronomie les points de l'écliptique marquant les solstices et les équinoxes, GÉMINOS, 204.

I, 26 : *šum-ma* LU.MAŠ 13 RÍN, *i.e.* « si la longitude est de 13 [degrés] dans la *Balance* », *cf.* NEUGEBAUER (n° 200), 190-192.

Le terme correspondant aux « stations de l'écliptique » dans la Bible est attesté sous deux formes : מַזָּלוֹת *mazzālōṯ* et מַזָּרוֹת et *mazzārōṯ*[20]. Considérons-les successivement, en commençant par le second, que nous lisons dans « Job », XXXVIII, 32 :

הֲתֹצִיא מַזָּרוֹת בְּעִתּוֹ

hătōṣī' mazzārōṯ bə-ᶜittō

[Peux-tu] faire apparaître les *mazzārōṯ* en leur temps ?

Le mot hébraïque מַזָּל *mazzāl*, pl. מַזָּלוֹת *mazzālōṯ*, est un emprunt manifeste à l'akkadien *manzazu* que nous trouvons dans le passage ci-dessus, comme cela est admis par plusieurs linguistes comme Sokoloff, *cf. JPA*, 298, *JBA*, 653 ; voir aussi HOMMEL, 608, DRIVER, II, 6-7 ; ZIMMERN, 62 ; KAUFMAN, 69-70 : CLEMENTS, 80. Il est connu en médio-akkadien sous la forme *manzaltu* et l'on peut aussi rencontrer à l'époque tardive le pluriel *mazzalātu*, *CAD* M.1, 228-230. Mais plus difficile est de comprendre par quel chemin le terme a pu s'appliquer aux *stations de l'écliptique*.

Le moment est donc venu de nous attacher à saisir le sens de *manzalu* / *mazaltu*, que nous avons jusqu'ici laissé en suspend dans les traductions.

1. Dérivé du verbe *uzuzzu*, « se tenir debout », mais aussi « s'arrêter », *AHw*, I, 408-410, il désigne, au sens premier, « lieu où l'on se tient » – ce qui est le sens littéral du logogramme KI.GUB, *cf.* HALLORAN, 138 –, « localisation »,

[20] Le terme prendra par la suite une série de dérivations sémantiques, qui donneront « bonne étoile », et « chance », HALAT, II, 565, CLINES, V, 208. Il en est de même en judéo-palestinien avec מַזָּל *mazzal* / מַזָּלָא *mazzala*, *JPA*, 298, et en judéo-babylonien מַזָּלָא *mazzala* / מזאלא <*mz'l'*>, *JPA*, 653.

« place, posi-tion », *cf. CAD* M.1, 228-230. On peut le traduire en anglais par « position » ou par « station », qui est synonyme du précédent mais peut également signifier aussi « lieu où l'on s'arrête ». Il peut être rendu en français par « position » mais moins bien par « station », terme qui signifie, au sens premier « manière de se tenir » puis, par dérivation successives, « fait de s'arrêter », et « lieu où l'on s'arrête ».

2. Dans *Enūma eliš*, le mot *manzazu* intervint une première fois quand, après avoir construit le temple Ešarra et attribué une « enceinte » – *māḫāzu* – à Anu, Enlil et Ea, IV, 144-146, et avant même de disposer les étoiles sur la voûte céleste, V, 2, Marduk accomplit, V, 1, la tâche suivante (voir *supra*, 12) :

> *ú-ba-š-šim man-za-za an* DINGIR.DINGIR GAL.GAL
>
> Il façonna un *manzazu* pour les Grands Dieux.

Nous en sommes toujours, au vers V, 1, au récit de la construction du Ciel et pas encore à celui de son usage pour le comput ni à celui de son emploi pour la divination, utilisations supposant toutes deux que les astres aient été préalablement agencés disposés sur la voûte céleste, ce qui sera fait à partir du vers V, 2, pour les étoiles. Il est probable que le terme *manzazu* fasse ici allusion à ce qui, dans d'autres textes, correspond au Ciel médian consacré aux *Igigi*[21]. Il s'agirait donc, dans le registre cosmogonique, d'un « secteur » céleste, « domaine réservé » aux Grands dieux dans le temple d'Ešarra où chacun d'entre eux possède son *parakku*, soit son « sanctuaire », sa « chapelle »[22].

---

[21] Voir à ce sujet la description des trois parties du Ciel, *cf. KAR* 307, l. 30-33, *cf.* EBELING, 33 ; ainsi que *CT* 250, l. 278-280, *cf.* KOCH-WESTENHOTZ, 203, toutes références déjà données dans cette étude (voir *supra*, 12 dans le texte et n. 16).

[22] On peut lire dans ROWLINSON, V, 51, iii, 33 : *ina pa-rak-ki* GAL.meš *šá* AN-*e u ki-tim šá-a-šu iz-za-az-zu-šu*, *i.e.* : « dans les grands sanctuaires du ciel et de la terre, [les dieux] se lèvent pour lui ». Les dieux ont ainsi une

3. Avec le vers V, 3, nous quittons avec le comput le chapitre de la cosmogonie pour passer à celui de l'astronomie. C'est donc désormais au registre astronomique qu'il faut interpréter les termes qui figurent des les vers suivants, *i.e.* V, 3-8 :

ú-ad-di MU.AN.NA *mi-iṣ-ra-ta ú-aṣ-ṣir*
12 ITI.meš MUL.meš 3.TA-ÀM *uš-zi-iz*
iš-tu UD-mi ša MU.AN.NA *uṣ*[*ṣi-ru*] *ú-ṣu-ra-ti*
ú-šar-šid man-za-az d.*né-bé-ri ana ud-du-u rik-si-šú-un*
a-na la e-peš an-ni la e-gu-ú ma-na-ma
man-za-za d.EN.LÍL *u* d.É.A *ú-kin it-ti-šú*

Il fit connaître l'Année, en dessina le plan,
[et] pour chacun des 12 mois, créa 3 astres.
Après qu'il eut [ainsi] dessiné le plan des temps de l'Année,
il établit le *manzazu* de *Nēberu* pour manifester leurs liens
[*i.e.* celui des astres],
et, afin qu'aucune [d'elles] ne commette erreur ou négligence
[dans son cours]

il installa le *manzazu* d'Enlil et [celui] d'Ea[23].

Il n'est pas souhaitable de traduire ici, pas davantage que dans le passage précédemment abordé, c'est-à-dire le vers V, 1, *manzazu*, du moins en français, par « station », comme cela est

---

« demeure » céleste et une « demeure » terrestre, toutes deux nommées *parakku*, du sumérien BARAG / BARA$_2$, employé pour « dais », « podium culturel », puis « chambre, cella, chapelle, demeure », et « temple », *cf.* HALLORAN, 31 ; et *CAD* P, 145-153. Étant donné que le ciel est lui-même conçu un temple – *ešgallu* – dans la cosmogonie mésopotamienne (voir *supra*, 12), on peut dire que les *parakku* sont les parties d'un temple qui, à l'exemple de ce que nous faisons pour plusieurs autres cultures, peuvent être désignées comme des « chapelles ».

[23] Ces deux vers peuvent être mis en rapport avec le texte *K* 5981+ *K* 11867, déjà mentionné (voir *supra*, 13), où nous lisons, l. 3, *cf.* WEIDNER (1), 89 ; HOROWITZ, 146-147 : *ú-kin na-an-za-za* [ú-š]*ar-ši-du gi-is-gal-la*, *i.e.* : « Ils [Anu, Enlil et Ea] établirent fermement les *nanzazu* [= *manzazu*], installèrent solidement les *gisgallu* », texte redondant du fait que *kānu* et *šuršudu* sont synonymes, tout comme *manzazu* et *gisgallu*, *cf. CAD* G, 98.

fait dans LABAT (1), 137 ; BOTTÉRO & KRAMER, 631 ; et TALON, 95. Le terme *manzazu* désigne de façon manifeste, dans ces deux vers, une des *bandes de déclinaison* classiques, ces zones parallèles au plan de l'équateur parcourues par les étoiles qui furent, à partir du milieu du IIe millénaire, à la base de l'établissement des *Tables MUL*.meš 3.ta-àm ou *Trois étoiles chacun*, dont il est question au vers V, 4 (voir *supra*, 18). Ces *secteurs célestes* ne sont pas explicitement nommés dans ces calendriers mais prendront le nom de KASKAL = *ḫarrānu*, littéralement « chemin », un peu plus tard dans la *Série MUL.APIN* : c'est ainsi que la *BM* 86378, I, iv, 1-7, et 38, présente la liste des MUL.meš *sa ziq-pi šá ina* KASKAL d.EN-LÍL, *i.e* « les étoiles qui culminent sur le *ḫarrānu* d'Enlil », *cf.* HUNGER & PINGREE (2), 57-59. Le mot *manzazu* apparaît donc, dans cette acception, comme synonyme de KASKAL = *ḫarrānu*. On notera d'ailleurs avec intérêt que le correspondant syriaque de *manzazu* / *manzaltu*, à savoir ܡܙܠܬܐ *mawzalta*, présente une gamme d'acceptions partant de « secteur de la voûte céleste », jusqu'à signifier, par extension sémantique, rien moins que la « sphère », PAYNE SMITH, 109.

4. Puisque nous en sommes à la *Série MUL.APIN*, nous remarquons que KASKAL = *ḫarrānu* y est utilisé non plus comme « bande de déclinaison », mais comme KASKAL d.SIN, littéralement « chemin de la *Lune* », *BM* 86378, I, iv, 31-38, *cf.* HUNGER & PINGREE (2), 67-69, puis successivement comme KASKAL d.UTU, « chemin du *Soleil* », et KASKAL des cinq planètes, *BM* 86378, II, i, 1-8, *cf.* HUNGER & PINGREE (2), 70-71. Nous n'avons plus là un « secteur » large de la sphère céleste, mais sept « chemins » très rapprochés contenus dans une bande étroite mesurant quelques degrés seulement de part et d'autre du *cercle de l'écliptique*.

Considérons à présent le document néo-assyrien *K* 2801 & div., où l'on peut lire, verso, l. 6-7, *cf. BA* III, 293 :

> […] MUL.meš AN-*e ina man-za-zī-šú-nu iz*[*-zi-zu-ma ḫar-r*]*a-an ki₄-tì is-ba-tú u-maš-šár-ru u-ru-uḫ ki₄-tì* […]
>
> […] Les étoiles du ciel se tiennent en leur *manzazu* et prennent leur *ḫarrānu* correct, abandonnant leur *ḫarrānu* incorrect […]

On doit prendre, dans ces deux lignes, *manzazu* dans son acception générale de « position, place », KASKAL = *ḫarrānu* assume ici le sens plus précis de « cours » qui correspond à son sens premier de « chemin, route » appliqué au registre astronomique. C'est ce sens de « position » qui est largement utilisé dans les documents d'époque néo-assyrienne, notamment les *Rapports astrologiques aux rois assyriens*, *cf.* à titre d'exemple *K* 745, l. 4 : I AŠ.ME *ina* KI.GUB SIN GUG, *i.e.* « Si le disque solaire se tient dans la position de la *Lune* », *cf.* HUNGER (1), 244.

Qu'à partir de ces acceptions astronomiques, les dérivations sémantiques de *manzazu* / *manzaltu* s'opèrent en sens inverse de KASKAL = *ḫarrānu* pour produire une gamme de sens allant d'un *secteur céleste* correspondant une « bande de déclinaison » vers un « cours céleste » décrivant un *cercle*, existe dans son correspondant syriaque ܡܙܠܬܐ *mawzalta* qui est au départ « secteur céleste », pour s'employer, par spécialisation sémantique cette fois, pour tout « cercle portant le cours des planètes », puis, tout particulièrement, « cercle de l'écliptique », PAYNE SMITH, 109.

L'acception stricte de *station*, au sens de « lieu où l'on s'arrête », soit, en astronomie, « secteur », « région » ou « position de la sphère céleste » par laquelle passe un astre de façon récurrente, n'est pas explicite dans les documents mésopotamiens connus bien que nous trouvions quatre sortes différentes de *stations* dans le cours des astres :

1. Nous avons d'abord, dans les *Tables* MUL.*meš 3.ta-àm*, des *stations* dédiées à des MUL = *kakkabu* dont le lever héliaque, du moins lorsqu'il s'agit du moins d'une étoile –, caractérise les mois sur chacun des trois KASKAL = *ḫarrānū*, ou « bandes de déclinaison » : l'équatoriale pour Anu, la boréale pour Enlil et l'australe pour Ea (voir *supra*, 12, 17 et 18).

2. Nous avons ensuite, dans la *Série MUL.APIN*, soit *BM* 86378, I, iv, 31-39, 17 ou 18 *stations* désignées par leurs dieux tutélaires, *cf.* HUNGER & PINGREE (2), 67-69 :

> DINGIR.meš *šá i-na* KASKAL d.SIN GUB.meš-*ma* d.SIN *e-ma* ITI *ina pi-rik-šú-nu* DIB.meš *-ma* TAG.meš-*šú-nu-ti*
>
> Les dieux qui se tiennent sur le chemin de la *Lune*, dans les régions qu'au cours d'un mois, la *Lune* traverse et qu'elle atteint[24].

On notera que le terme *pirku*, utilisé dès le paléo-babylonien en mathématique pour dire « corde d'un arc », *cf. CAD* P, 407-408, et qui a pris le sens dérivé de « région », rencontré ici, a valeur purement descriptive et non conceptuelle.

3. Nous avons encore, dans les *Journaux astronomiques* tenus à partir du VIIe siècle et jusqu'aux derniers temps de l'astronomie écrite en akkadien, les mul.ŠID.meš = *kakkabū minâti*, littéralement « les étoiles de comput » mais dites « étoiles normales » depuis Epping qui en publia en son temps une liste de 28, et qui en compte habituellement 32, *cf.* SACHS & HUNGER, I, 17-18. Pas davantage que dans le cas précédent, ces *stations* n'ont reçu en akkadien d'appellation propre.

4. Les *stations de l'écliptique* nommées *lumāšū* sur lesquelles il n'est pas besoin de revenir.

---

[24] Ce KASKAL = *ḫarrānu*, *i.e.* « chemin » de la *Lune*, deviendra chez les Grecs *ἐκλειπτινός*, « lieu des éclipses » ou « écliptique », *cf.* GÉMINOS, XI, 6-7.

Nous savons que *manzazu* / *manzaltu* peut être employé comme synonyme KASKAL = *ḫarrānu* de « chemin », alors que ce dernier terme est notamment employé pour le « cours » des planètes qui se déplacent sur l'écliptique. Or il se trouve que KASKAL = *ḫarrānu* a subi, en plus des acceptions déjà mentionnées, une évolution sémantique, certes hors de du registre astronomique, vers « région traversée » sur ce « chemin », ce qui est attesté par *CAD* Ḫ, 106-113. Il n'est donc pas invraisemblable que l'akkadien tardif *manzaltu* ou sa forme empruntée en l'araméen d'empire ait pu, de façon parallèle, servir sur l'écliptique, de « région » traversée sur ce « chemin », et donc de synonyme pour *lumāšu*[25].

Remis dans le contexte des connaissances astronomiques des peuples du Proche-Orient, les mots dérivés de l'akkadien *manzaltu* sont en tout état de cause employés dans cette acception. Si l'on considère en effet que le zodiaque est apparu à Babylone vers le milieu du Ve siècle av. n.è.[26] et que le *Livre de Job* est en général reconnu comme relativement tardif, il y a

---

[25] Notons par ailleurs le mandéen ܡܢܙܠܐ *mānzāla*, avec l'acception première de « coucher héliaque », par opposition à *ziqpa*, ܙܩܦܐ « lever héliaque », DROWER & MACUCH, 248 et 167, ce qui nous fait rester dans le registre du comput sidéral.

[26] Voir à ce sujet les études sur la naissance et sa diffusion du zodiaque, *cf.* LAFFITTE (2) et (3). Comme il est de coutume à l'époque, les *stations de l'écliptique*, qui constituent la base d'un « zodiaque astronomique », servaient de calendrier, différent toutefois de celui qui est fondé sur la succession des mois lunaires. Nous en avons un exemple mésopotamien dans un document astrologique d'Uruk de basse époque, la tablette *W* 22646 qui présente un tableau où le nom de chaque mois est accompagné de celui du signe du zodiaque et du nom d'un symbole correspondants, *cf.* VON WEIHER, n° 43, 178-179. Et l'on retrouvera cette même configuration de « calendrier zodiacal » dans les synagogues comme celles de Hammath Tiberias, datée du IVe siècle, ou celles, plus tardives, de Beth Alfa ou de Naᶜran, *cf.* HACHLILI. Voir aussi, sur ce point, CLEMENTS, 80.

tout lieu de penser qu'il était répandu en Palestine au moment de son écriture. Le terme מַזָּרוֹת *mazzārōṯ* employé dans « Job », XXXVIII, 32, a donc bien des chances de signifier « stations de l'écliptique », parallèlement au judéo-babylonien מַזָּלָא *mazzala* / מזאלא *<mz'l'>*, *JBA*, 653.

Allons maintenant dans « II Rois », XXIII, 5, où nous pouvons lire :

לַבַּעַל לַשֶּׁמֶשׁ וְלַיָּרֵחַ וְלַמַּזָּלוֹת וּלְכֹל צְבָא הַשָּׁמָיִם

la-baᶜal, la-šemeš wə-la-yarēaḥ wə-la-mazzālōṯ, û-lə-kōl ṣəba' ha-šāmaym

[en l'honneur] de Baal, du *Soleil*, de la *Lune*, des *mazzālōṯ* et de toute la milice du ciel.

Étant donné le contexte littéraire, il est préférable de traduire, dans ce passage, מַזָּלוֹת *mazzālōṯ* par « constellations » plutôt que par « signes du zodiaque » ou, à plus forte raison, « stations de l'écliptique », ce qui serait astronomiquement plus exact, mais bien aride et peu poétique. Le texte biblique fait penser, en cet endroit, à ces globes célestes entourés de la ceinture zodiacale voulant symboliser, à une époque ultérieure il est vrai, le ciel étoilé. De même que, dans *Enūma eliš*, le terme *lumāšu* est employé dans le registre littéraire, comme terme emphatique pour MUL = *kakkabu*, soit « étoile au sens large », מַזָּלוֹת *mazzālōṯ* figure dans « II Rois » en tant que terme emphatique pour « constellation ». Il n'est pas difficile de comprendre que l'utilisation d'une acception dérivée n'était possible que si l'emprunt du terme akkadien *manzaltu* au sens de « stations » était déjà familier de la langue hébraïque, ce qui pose une question de chronologie. De deux choses l'une, en effet. Ou bien les מַזָּלוֹת *mazzālōṯ* n'exprimaient pas encore, à l'heure de l'établissement du récit de la réforme religieuse en Juda, un zodiaque achevé : les « stations » connues par le truchement de l'araméen – qui était d'ailleurs la langue parlée

des *ṭupšarrū* (pluriel), les « scribes », qui établissaient les tablettes écrites en langue akkadienne –, ne se référaient, dans ce cas, qu'à une anticipation de ce comput[27]. Ou bien il faut admettre que le terme מַזָּלוֹת *mazzalōṯ* est, dans « II Rois », une interpolation tardive.

Les traducteurs de la *Septante* savaient si peu de quoi il retournait qu'ils rendirent ces termes par *μαζουλὼθ*, I, 745, et *μαζουρὼθ*, II, 336. Le fait que l'on trouve dans la *Pšīṭta*, du moins dans le *Codex syriaco-hexaplaris*, respectivement les termes ܡܙܘܠܬ <*m'zwl't*>, 58, et ܡܙܘܪܬ <*m'zwr't*>, 355, montre que ses auteurs rencontrèrent la même difficulté que les précédents pour identifier cette notion. Ils n'y reconnurent pas en effet le terme syriaque consacré, à savoir ܡܠܘܫܐ *malwāša* (pl. *malwāšē*), que l'on rencontre dans le *Livre des lois des pays*, daté *ca* 200 ap. n.è., *cf.* par ex. BARDESANE, fol. 26, l. 17. Ce terme, relevé avec sa variante ܡܠܘܫܐ *malūša* dans PAYNE SMITH, 2148, et qui est parallèle au mandéen ๊ลฟ๊ลฟ *malwāša*, DROWER & MACUCH, 244, est considéré à juste titre comme un emprunt de l'akkadien *lumāšu* transformé par métathèse, *cf.* ZIMMERN, 62 ; KAUFMAN, 67 ; ou encore BROCKELMANN, 390[28].

Quant au Coran, il emploie, pour les « stations de l'écliptique » ou « signes zodiacaux », un terme tout à fait différent, comme cela ressort notamment de « al-Ḥiğr (XV) », 16, où nous lisons :

وَلَقَدْ جَعَلْنَا فِي السَّمَاءِ بُرُوجاً وَزَيَّنَّاهَا لِلنَّاظِرِينَ

wa-laqad ğaᶜalnā fī l-samā'i burūğan wa-zayyanā-hā li-l-nāẓirīna

---

[27] Il faut ici se reporter aux second et troisième types de *stations* recensées (voir *supra*, 21-22).

[28] On a avancé que מַזָּלוֹת *mazzālōṯ* correspond, dans le texte biblique, aux « cinq planètes », DREIHER, VII, 7, ce qui est repris par plusieurs dictionnaires, *cf.* notamment CLINES, V, 208, et *JBA*, 653. Le développement qui précède nous permet de répondre sans équivoque qu'il ne s'agit pas de « planètes », mais des « stations de l'écliptique ».

Nous avons disposé dans le ciel des *burūğ* et Nous l'avons embelli pour ceux qui regardent.

Nous retrouvons le terme بُرْج *burğ*, pl. بُرُوج *burūğ*, dans « al-Furqān (XXV) », 61 :

تَبَارَكَ الَّذِي جَعَلَ فِي السَّمَاءِ بُرُوجاً

tabāraka l-laḏī ğaᶜla fī l-samā'i burūğan

Béni soit Celui qui a disposé des *burūğ* dans le ciel

On trouve également, au début de la sourate LXXXV, 1, la locution : وَالسَّمَاءِ ذَاتِ الْبُرُوجِ, *wa-l-samā'i ḏāti l-burūği*, « Par le ciel constellé ! », serment d'où la sourate tire précisément son nom, à savoir « al-Burūğ ». Il est manifeste qu'à l'instar des מַזָּלוֹת *mazzalōṯ* dans « II Rois », XXIII, 5, les mots بُرْجُ *burğ* et بُرُوجٌ *burūğ* sont employés dans ces passages de façon hyperbolique pour dire « constellation(s) »[29].

L'origine de ce terme, qui sera bien utilisé par l'astronomie classique arabe pour « stations de l'écliptique », est l'objet de conjectures. Avec l'acception de « fort, fortin » – nom appliqué, au départ, aux bastions jalonnant le *limes* romain –, il est considéré comme un emprunt du grec *πύργος*, *cf.* FRAENKEL, 235, ou JEFFERY, 78-79. Toutefois, si بُرْج au sens du « signe zodiacal » avait été communiqué par le grec, son étymon devrait pouvoir être repéré dans un des nombreux documents astronomiques ou astrologiques écrits dans cette langue, mais le terme n'est attesté ni à l'époque classique ni à l'époque byzantine, comme le souligne à juste titre Hommel, qui avance une autre piste : celle d'une dérivation de l'akkadien *parakku*, littéralement « chapelle », *CAD* P, 145-153 – lui-même lié au sumérien BARAG / $BARA_2$ (voir *supra*, 17-18, n. 22). Il ne

[29] Alors que le terme بُرُوج *burūğ* est souvent traduit par « constellations », *cf.* BLACHÈRE, GROSJEAN, HAMIDULLAH et MASSON, on trouve « signes du zodiaque » chez KAZIMIRSKI, et, de façon tout à fait surprenante, « châteaux » chez BERQUE.

semble pas toutefois que ce terme ait été employé dans un contexte astronomique[30]. Une autre hypothèse non moins séduisante serait celle du terme *pirku*, déjà noté avec le sens de « région » traversé le KASKAL = *ḫarrānu*, « chemin », de la *Lune* (voir *supra*, 19). Mais, ainsi que nous l'avons déjà noté, il ne semble pas avoir pris la valeur d'une notion astronomique. De plus, nous ne connaissons pas pour l'un et l'autre de ces termes d'intermédiaire araméen. Il existe certes en syriaque, à côté du terme consacré ܡܠܘܥܐ *malwāsa*, le mot ܒܘܪܓܐ *būrga*, PAYNE SMITH, *Suppl.*, 46, mais son attestation tardive laisse supposer qu'il s'agit d'une influence de l'arabe. Cela dit, nous avons en arabe le terme de بَرِجَ *bariǧa* qui signifie « devenir apparent, manifeste, haut, élevé », LANE, 180, ce qui peut donc s'appliquer à un objet céleste. Une telle voie de dérivation sémantique est loin d'être isolée puisque nous l'avons déjà rencontrée pour نَجْم *naǧm* et pour نَوْء *naw'* (voir *supra*, 7). Quoi qu'en pense Jeffery, les philologues arabes classiques n'avançaient pas une idée « aisément réfutable »

---

[30] Pour justifier une filiation BARAG / BARA$_2$ = *parakku* et بُرْج *burǧ*, Hommel s'appuie sur deux références. La première est le document ROWLINS, V, 51, iii, 33, déjà mentionné dans cet article (voir *supra*, 17-18, n. 22). Mais, comme nous avons pu nous en rendre compte, nous sommes avec ce texte dans le registre cosmogonique, pas celui de l'astronomie. La seconde référence est dans ROWLINTON, III, 3, 35-36 : AN.meš *ina* AN-*e ina man-zal-ti-šú-nu* GUB.meš BARA$_2$.meš-*šú-nu ṭuḫ-du* IGI.meš, *i.e.* « les dieux dans le ciel se tiennent en leurs secteurs [et] leurs nombreux sanctuaires sont visibles ». Cet extrait peut être rapproché de celui d'un autre, dans ACh Ištar, XVII, 13 : AN.meš *ina* AN *ina man-zal-ti-šú-nu* GUB.meš BÁRA.meš-*šú-nu dáḫ-du$_8$* IGI.meš, *i.e.* « les dieux [ici : d.UTU et d.NANNA, soit le *Soleil* et la *Lune*] se tiendront à leur position correcte dans le ciel et verront la prospérité de leurs sanctuaires ». Comme on le voit, nous sommes ici dans un contexte de divination et non celui du comput : il s'agit dans les deux cas de présages dans lesquels est formulée une clause conditionnelle à la prospérité des sanctuaires terrestres des dieux du panthéon mésopotamien.

quand ils liaient بُرْج *burǧ* à la racine arabe √BRǦ qui exprime l'idée d'« apparaître, se manifester », « s'élever », *cf. Lisān*, 243-244 ; LANE, 180 ; et que l'on retrouve en sudarabique, *cf.* BIELLA, 55 ; voir aussi *DRS*, 81.

Le Coran fait appel à un objet astronomique nouveau par rapport aux textes précédents quand il emploie le terme مَنْزِل *manzil*, pl. مَنَازِل *manāzil*, *cf.* « Yūnus (X) », 5 :

هُوَ الَّذِي جَعَلَ الشَّمْسَ ضِيَاءً وَالْقَمَرَ نُوراً وَقَدَّرَهُ مَنَازِلَ لِتَعْلَمُواْ عَدَدَ السِّنِينَ وَالْحِسَابَ.

Huwa l-laḏī ǧaᶜala al-šamsa ḍiya'an wa-l-qamara nūran wa-qaddarahu manāzila li-taᶜlamū ᶜadada l-sinīna wa-l-ḥisāba.

C'est lui qui a fait du *Soleil* une clarté et de la *Lune* une lumière, et Il a déterminé pour celle-ci des *stations* afin que vous sachiez le nombre des ans et le comput.

Les مَنَازِل *manāzil* apparaissent de façon explicite, dans ce verset, au registre des connaissances astronomiques : il ressort en effet de leur mise en rapport avec السِّنِين *al-sinīn*, « les ans », que nous avons ici référence à un comput annuel. S'il n'est pas certain que nous ayons atteint, au début du VIIe siècle, le système achevé des *stations lunaires* telles que nous les trouvons à la fin du VIIIe siècle, *cf.* KUNITZSCH (1), 358-359, il est patent que le concept est là, bien présent. Nous sommes en présence d'une notion suffisamment différente de ce que nous connaissons chez les peuples de la région à la même époque pour que nous le reconnaissions de façon sûre dans cette sourate, au moins dans une forme inachevée[31]. Tel qu'il se présentera dans la

[31] Le terme مَنَازِل *manāzil* est attesté dans un autre passage du *Coran*, à savoir « Yā-Sīn (XXXVI) », 39, où nous lisons :

وَالْقَمَرَ قَدَّرْنَاهُ مَنَازِلَ حَتَّى عَادَ كَالْعُرْجُونِ الْقَدِيمِ

wa-l-qamara qaddarnāhu manāzila ḥattā ᶜāda kā-l-ᶜurǧūni l-qadīmi

littérature classique arabe, il s'agit de la division de l'année en 28 parties de 13 jours à l'exception de l'une d'entre elles qui compte 14 jours. Ce système s'est construit sur la base d'un vieux comput sidéral des *anwā'* considérant les couchers acronyques d'astérismes caractéristiques servant de stations lunaires, *cf.* VARISCO.

Ces مَنَازِل *manāzil* peuvent être rapprochés des 17 ou 18 « stations » que nous avons rencontrées précédemment, exprimées par leurs dieux tutélaires dans la *Série MUL.APIN* ou les 28 à 32 étoiles dites « normales » dans les *Journaux astronomiques* (voir *supra*, 14, n. 18, et 21). Certes, le terme *manzaltu* ne figure pas dans ces documents mais il est clair que se dégage de ces documents un concept semblable à celui des مَنَازِل *manāzil*. C'est au point que Pingree a pu y voir le brouillon des 28 नक्षत्र *nakṣatra*, littéralement « astérismes », mot employé pour les *stations lunaires* indiennes[32] dont il semble bien qu'elles aient inspiré les Persans à l'époque sassanide[33], lesquels ont à leur tour fixé leur nombre à 28[34], mais

---

Et la *Lune* à laquelle Nous avons assigné des phases successives au terme desquelles elle devient aussi fine qu'une palme dégarnie

La plupart des traducteurs rendent مَنَازِل *manāzil* de la même manière dans les deux sourates : Kazimirski et Grosjean par « stations » ; Hamidullah par « mansions » ; et Masson par « phases ». Et tandis que Blachère donne « mansions » dans « Yūnus (X) », 5, et « stations » dans « Yā-Sīn (XXXVI) », 39, Berque rend par « stations » dans la première de ces sourates et par « phases » dans la seconde.

[32] Voir notamment son article intitulé « MUL.APIN and Vedic Astronomy », *cf.* PINGREE.

[33] Abū Rayḥān al-Bīrūnī donne, en l'an mil (h. 390-391), dans son *Kitāb al-Aṯāri l-baqiyya fī l-qurūni l-ḫāliyya*, une liste des *stations lunaires* en deux langues médio-perses, le sodgien et le chorasmien, *cf.* AL-BĪRŪNĪ, 227-228.

[34] Ainsi que l'exprime ᶜAbd al-Raḥmān al-Ṣūfī, « Les Arabes […] ont divisé la circonférence du ciel – دور الفلك – par le nombre de jours que la *Lune* met à la parcourir, environ 28 jours, et ils ont cherché, dans chaque

non les Arabes, qui donnent pourtant un comput présentant pourtant le même nombre de stations[35].

Les dictionnaires arabes lient à tort مَنْزِل *manzil* en tant que « station lunaire » au verbe نَزَلَ *nazala*, qui signifie « descendre », lié à la racine √NZL, *cf.* HOMMEL, 608, et, par dérivation, « faire halte », ce qui conduit à مَنْزِل *manzil*, « lieu de halte, de séjour dans le désert », « demeure », LANE, 3031-3032. Ce terme trouve en vérité son origine dans l'akkadien *manzaltu*, et ce par le truchement de l'araméen[36] : on notera par exemple la proximité formelle du mandéen ܡܢܙܠܐ *manzala*, DROWER & MACUCH, 248, avec l'arabe مَنْزِل *manzil*. L'homonymie, à l'intérieur de la langue arabe, entre le terme astronomique hérité de l'akkadien *manzaltu* et le nom de lieu dérivant du verbe نَزَلَ *nazala* est suffisamment frappante pour que les dictionnaires arabes et, à leur suite les arabisants, aient compris les مَنازِلُ القَمَر *manāzilu l-qamar* comme des « mansions » et non des « stations » de la *Lune*[37]. C'est en tout

---

division, des signes – علامات – remarquables suffisamment espacés pour que l'intervalle de l'un à l'autre parût à l'œil humain égal au chemin que fait la *Lune* en un jour et une nuit », AL-ṢŪFĪ, 35.

[35] Voir à ce sujet « Le comput des *manāzil al qamar* ou "stations lunaires" dans LAFFITTE (4), 54-60.

[36] Sur l'étymologie de *manzaltu*, voir l'étude de NICOLAS, Michel, *De l'akkadien* manzaltu, *« station », à l'arabe* manzala*, « station* [*lunaire*] *»*, laquelle a fait l'objet d'une communication à la séance de la SELEFA du 15 mars 2018, et parue dans la *Lettre Selefa* n° 9 (octobre 2020), en ligne.

[37] La terminologie astronomique / astrologique brouille la frontière entre les deux notions, très proches d'un point de vue sémantique. Le grec classique donnait *οἴκησις*, *οἰκεῖν* ou autres mots apparentés, littéralement « habitation », consacrés en astronomie aux différentes régions de la sphère céleste, GÉMINOS, 195, là où le syriaque disait ܡܙܠܬܐ *mawzalta*, PAYNE SMITH, 109, et l'akkadien *manzaltu*, *CAD* M.1, 228-230. Ptolémée nomme *οἶκος*, « maison », le signe zodiacal dans lequel une planète atteint son *ὕψωμα* ou, pour le dire autrement, est en exaltation, comme cela apparaît

cas à partir de l'astrologie arabe que, dès les premiers textes, notamment le *Liber Alchandrei*, qui date des années 970-980, les clercs médiévaux ont traduit l'expression مَنَازِلُ القَمَر *manāzilu l-qamar* par *mansiones*, ALCHANDREUS, fol. 5r.

Au terme de cette étude, nous pouvons constater qu'à travers la diversité des dénominations formant le glossaire astral des textes sacrés en langues sémitiques, apparaissent des fils lexicaux extrêmement étroits les reliant entre eux.

---

dans le titre d'un chapitre de son traité d'astrologie, *cf. Tetrabiblos*, I, ch. 17, terme rendu en latin par *templum* par Manilius, *cf. Astronomica*, II, 959, *et passim*. Dans l'astrologie moderne, le terme *maison* est encore utilisé mais avec une signification différente : les 12 maisons correspondent aux 12 signes zodiacaux en tant que lieux d'activité de la vie des individus, *cf.* par exemple RUDHYAR, 23-28. La proximité des notions de « station » et de « mansion » se retrouve même en chinois où le caractère 宿, qui peut être lu *xiù*, terme employé pour les « stations lunaires », sert également à écrire *sù* qui signifie « passer la nuit en un lieu », ainsi que *xiǔ*, « nuit », YELLOW BRIDGE, *s.v.*

Bibliographie

Aḥiqar — COWLEY, Arthur Ernest, « The Story of wisdom of Aḥiqar », *in Aramaic Papyri of the Fifth Century BC*, Oxford : Clarendon Press, 1923, 204-248.

AHw — VON SODEN, Wolfram, *Akkadisches Handwörterbuch*, 2 vol., Wiesbaden : Otto Harrassowitz, 1965-1981.

AL-BĪRŪNĪ — SACHAU, Edward C. (transl. & ed.), *The chronology of ancient nations : an English version of the Arabic text of the Athâr-ul-Bâkiya of Albîrûni or "Vestiges of the past"*, London : W. H. Allen, 1879.

ALCHANDREUS — *Liber Anchandrei philosophi* (*incipit*), ms. BnF, Paris, lat. 17868.

AL-ṢŪFĪ — SCHJELLERUP, Hans Karl Frederdik Christian, *Description des étoiles fixes* […], Saint-Pétersburg : Eggers et Cie, 1874, réimpr. par Fuat Sezgin, *in Islamic mathematics and Astronomy*, vol. XXVI, Frankfurt am Main : Institut für Geschichte der arabisch-islamischen Wissenschaft an der Johann Wolfgang Goethe-Universität, 1997, 5-283.

ARM — DOSSIN, Georges, *Archives Royales de Mari. X. Correspondances féminines*, Paris : Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1978.

Astronomica — MANILIUS, Marcus, *Astronomica*, ed. Geroge Goold, Stutgardiae & Lipsiae : *in* Aedibus B G Teubneri, 1908.

BARDESANE — BARDESANE, Le livre des lois des pays (texte syriaque), éd. François Nau, Paris : Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1931.

BERQUE — BERQUE, Jacques (tard.), *Le Coran*, *Essai de traduction*, éd. revue et corrigée, Paris : Albin Michel, 1990.

BIELLA — BIELLA, Joan Copeland, *Dictionary of Old South Arabic : Sabean Dialect* [*Harvard Semitic Studies* n° 25], Harvard : Havard semitic Museum, 1982.

Bible — ELLIGER, Karl & RUDOLPH, Wilhelm (ed.), *Biblia hebraica stuttgartensia*, Stuttgart : Württembergische Bibelanstalt, 1980.

La Bible, traduction œcuménique, 3 vol., Paris : Société Biblique Française et Éditions du Cerf, éd. 1979.

BLACHÈRE — BLACHÈRE, Régis (trad.), Paris : Maisonneuve & Larose, 1999.

BOTTÉRO — BOTTÉRO, Jean, *La plus vieille religion en Mésopotamie*, Paris : Gallimard, 1998.

BOTTÉRO & KRAMER — BOTTÉRO, Jean & KRAMER, Samuel Noah, *Lorsque les dieux faisaient l'homme - Mythologie mésopotamienne*, Paris : Gallimard, 1989.

BROCKELMANN — BROCKELMANN, Karl, *Lexikon Syriacum*, Halis Saxonum : Sumptibus Max Niemeyer, 1928 (2e ed.).

CAD — ROTH, Martha T. (ed.-in-charge), *The Assyrian Dictionary of the Oriental Institute of the University of Chicago*, Chicago (Illinois, U.S.A.) : The Oriental Institute & Glückstadt (Germany) : J. J. Verlagsbuchhandlung, 1956–.

CDSL — KAPP, Dieter B. & MALTEN, Thomas (ed.), *Cologne Digital Sanskrit Lexicon*, ed. 2001, >http://www.sanskrit-lexicon.uni-koeln.de/monier/ <.

CLEMENTS — CLEMENTS, Ronald Ernest, « כוֹכָב *kôḵāḇ* », *in Theological Dictionary of the Old Testament*, ed. by G. Johannes Botterweck & *al.*, 15 vol., Grand Rapids (Michigan) : William B. Eerdmans Publishing Co., 1977–2006.

CLINES — CLINES, David J. A. (ed.), *The Dictionary of Classical Hebrew*, 8 vol., Sheffield : Sheffield Academic Press, 1983–.

Coran — Voir HAMIDULLAH pour le texte arabe. Et voir, pour la traduction : BERQUE, BLACHÈRE, GROSJEAN, HAMIDULLAH, KAZIMIRSKI et MASSON.

CRAIG — CRAIG, James Alexander, Assyrian and Babylonian Religious Texts, Leipzig : J. C. Hinrichs'che Buchhandlung, 1895.

DA BASSANO — DA BASSANO, Francesco, *Vocabolario tigray-italiano*, Roma : C. De Luigi, 1918.

DNWSI — HOFTIJZER, Jacob, JONGELING, Karel & *al.*, *Dictionary of the North-West Semitic inscriptions*, Leiden : Brill, 1995.

DRIVER — DRIVER, Godfrey Rolles, « Two astronomical passages *in* the OT », *The Journal of Theological Studies*, N.S. 4 (1953), 208-212; et 7 (1956), 1-11.

DROWER & MACUCH — DROWER, Ethel Stefana & MACUCH, Rudolph, *A Mandaic Dictionary*, Oxford : Clarendon Press, 1963.

DRS — COHEN, David & *al.*, *Dictionnaire des racines sémitiques ou attestées dans les langues sémitiques*, 7 fasc. à ce jour, Louvain : Peeters, 1994–

EBELING — EBELING, Erich, *Tod und Leben nach den Vorstellungen der Babyloner*, Berlin & Leipzig : Walter de Gruyter & Co., 1931.

EILERS — EILERS, Wilhelm, « Stern – Planet – Regenbogen. Zur

Nomenklatur der orientalischen Himmelskunde », *in* HOENERBACH, Wilhelm (hrsg.), *Der Orient in der Forschung. Festschrift für Otto Spies zum 5. April 1966*, Wiesbaden : Otto Harrassowitz, 92-146.

Enūma eliš — Voir TALON.

JEFFERY — JEFFERY, Arthur, *The Foreign Vocabulary of the Qur'an*, Baroda (India) : Oriental Institute, 1938.

FRAENKEL — FRAENKEL, Sigmund, *Die aramäische Fremdenwörter im Arabischen*, Hildesheim : Georg Olms, 1962.

GAFFIOT — GAFFIOT, Félix, *Dictionnaire latin français*, Paris : Hachette, 1934.

GÉMINOS — GÉMINOS, *Introduction aux Phénomènes*, texte établi et traduit par Germaine Aujac, Paris : Les Belles Lettres, 2002.

GROSJEAN — GROSJEAN, Jean (trad.), *Le Coran*, Paris : Philippe Lebaud, 1979.

HACHLILI — HACHLILI, Rachel, « The Zodiac in Ancient Jewish Art : Representation and Significance », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research* n° 228, déc. 1977, 61-77.

HALAT — KOEHLER, Ludwig & BAUMGARTNER, Walter, *Hebräisches und aramäisches Lexikon zum alten Testament*, 4 vol., Leiden : E. J. Brill, 1994-2000.

HALLORAN — HALLORAN, John Allan, *Sumerian Lexicon*, Los Angeles : Logogram Publishing, 2006.

HAMIDULLAH — HAMIDULLAH, Muhammad (éd. & trad.), *Le Saint Coran*, 8ème éd. révisée et complétée, Ankara : Hilāl Yayilari & Beyrouth : s. Éd., 1973.

HOMMEL — HOMMEL, Fritz, « The Astrolabes : », *Zeitschrift für Deutsche Morgenländische Gesellschaft*, 47 (1895), 592-619.

HOROWITZ — HOROWITZ, Wayne, « The Geography of the Sky: The"Astrolabes", Mul-Apin, and related Texts », in Mesopotamian Cosmic Geography, Mesopotamian Civilizations, n° 8, Winona Lake (Indiana) : Eisenbraun, 1998.

HUFFMON — HUFFMON, Herbert Bardwell, *Amorite Personal Names in the Mari Texts – A Structural and Lexical Study*, Baltimore (Maryland) : The Johns Hopkins Press, 1965.

HUNGER (1) — HUNGER, Hermann, *Astrological Reports to Assyrian Kings*, Helsinki : University Press, 1992.

HUNGER (2) — HUNGER, Hermann, « Astrologische Wettervorhersagen », *Zeitschrift für Assyriologie*, Bd. 66 (1976), 234-260.

HUNGER & PINGREE (1) — HUNGER, Hermann & PINGREE, David, *Astral Sciences in Mesopotamia* [Handbook of Oriental Studies / Handbuch Der Orientalistik, I. Abteilung, 24. Band], Leiden – Boston – Köln : Brill, 1999.

HUNGER & PINGREE (2) — HUNGER, Hermann & PINGREE, David, *MUL.APIN*, *An Astronomical Compendium in Cuneiform* [*Archiv für Orientforschung*, Beiheft 24], 1989.

Ištār — VIROLLEAUD, L'Astrologie chaldéenne – Texte cunéiforme : Ištar, Paris : Librairie orientaliste Geuthner, 1908.

JBA — SOKOLOFF, Michael, *A Dictionary of Jewish Babylonian Aramaic of the Talmudic and Geonic Periods*, Ramat-Gan (Israël) : Bar Ilan University Press – Baltimore & London : The Johns Hopkins University Press, 2002.

JBA — SOKOLOFF, Michael, *A Dictionary of Jewish Palestinian Aramaic of the Byzantine Period*, Ramat-Gan (Israël) : Bar Ilan University Press, 1990.

KANE, *amh.* — KANE, Thomas Leiper, *Amharic-English Dictionary*, 2 vol., Wiesbaden : Harrassowitz, 1991.

KANE, *tigñ.* — KANE, Thomas Leiper, *Tigrinya-English Dictionary*, Springfield (VA) : Dunwoody Press, 2000.

KAUFMAN — KAUFMAN, Stephen A., *Akkadian Influences on Aramaic*, [= *Assyriological Studies*, vol. IXX], Chicago : Chicago University press, 1974.

KAZIMIRSKI — KAZIMIRSKI, Albert (de Biberstein-), *Le Coran*, Paris : Flammarion, éd. 1970.

KOCH — KOCH, Johannes, *Neue Untersuchungen zur Topographie des babylonischen Fixsternhimmels*, Wiesbaden : Otto Harrassowitz, 1989.

KOCH-WESTENHOLZ — KOCH-WESTENHOLZ, Ulla, *Mesopotamian Astrology. An Introduction to Babylonian and Assyrian Celestial Divination*, The Carsten Niebuhr Publications, Copenhagen : University of Copenhagen, 1995.

KUNITZSCH (1) — KUNITZSCH, Paul, « AL-MANĀZIL », *Encyclopédie de l'Islam*, 2ème éd., IV, 358-360.

KUNITZSCH (2) — KUNITZSCH, Paul, « Remarks on Possible Relations Between Ancient Arabia and the Neighbouring Civilizations, as Found in Some Old Star Names », *in Pre-Islamic Arabia. Studies in the History of Arabia*, Proceedings of the Second International Symposium on Studies in the History of Arabia, Ryadh (April 1979), 1984, vol. II, 201-205.

LABAT (1) — LABAT, René, *Le Poème de la création*, Paris : Adrien-Maisonneuve, 1934.

LABAT (2) — LABAT, René & MALBRAN-LABAT, Florence, *Manuel d'épigraphie akkadienne*, Paris : Geuthner, éd. 1995.

LAFFITTE (1) — LAFFITTE, Roland, « Naissance et diffusion du zodiaque mésopotamien », *Étoiles dans les nuit des temps* [*Eurasie* n° 18], 2008, 113-133.

LAFFITTE (2) — LAFFITTE, Roland, *Des noms arabes pour les étoiles*, 2ème édition revue et corrigée, Paris : Geuthner, 2006.

LAFFITTE (3) — LAFFITTE, Roland, « Les Noms sémitiques des signes du zodiaque, de Babylone à Baghdad », *Comptes Rendus du GLECS* (Groupe Linguistique d'Études Chamito-Sémitiques), XXXIV, 2003, 96-118.

LAFFITTE (4) — « LAFFITTE, Roland, « Des noms arabes pour les étoiles ». *Apport de l'uranographie arabe**, paris : Geuthner, 2012.

LE BŒUFFLE — LE BŒUFFLE, André, *Les Noms latins d'astres et de constellations*, Paris : Les Belles Lettres, 1977.

LIDDELL & SCOTT — LIDDELL, Henry George & SCOTT, Robert, *Greek-English Lexicon*, Oxford : Clarendon Press, 9e ed., 1996.

Lisān — IBN MANẒŪR, *Lisān al-ᶜarab*, XIVe s., éd. en 8 vol., al-Qā'hira (Le Caire) : Dār al-maᶜārif, s. d.

MASSON — MASSON, Denise (trad.), *Le Coran*, 2 vol., Paris : Gallimard, 1967.

MDP — LANDSBERGER, Benno & *al.*, *Mémoires de la délégation de Perse*, 15 vol., Paris : s.n., 1900-1914.

MSL — LANDSBERGER, Benno & *al.*, *Materialen zum Sumerischen Lexikon / Materials for the Sumerian Lexicon*, Chicago : Chicago Oriental Institute, 1937–

NEUGEBAUER — NEUGEBAUER, Otto, *Astronomical Cuneiform Texts*, 3 vol., Princeton : Insitute for Advanced Studies – London : Lund Humphries, 1953.

NEUGEBAUER & PARKER — NEUGEBAUER, Otto & PARKER, Richard A., *Egyptian astromical texts*, 3 vol., Providence : R. I. Brown University Press – London : Lund Humphries, 1960-1969.

NICOLAS — NICOLAS, Michel, *De l'akkadien* manzaltu, *« station », à l'arabe* manzala, *« station* [*lunaire*] *»*, laquelle a fait l'objet d'une communication à la séance de la SELEFA du 15 mars 2018, et parue dans la *Lettre Selefa* n° 9 (octobre 2020), en ligne.

PINGREE — PINGREE, David, « MUL.APIN and Vedic Astronomy »,

DUMU-E₂-DUB-BA-A. Studies in Honor of Åke W. Sjöberg, Philadelphia : 439-445.

RAWLINSON — RAWLINSON, Henry, *The Cuneiform Inscription of Western Asia*, 5 vol., London : British Museum, 1861-1884.

RUDHYAR — RUDHYAR, Dane, « Zodiaques et maisons », *in Les Maisons astrologiques*, Paris : Éd. du Rocher, 1982 ; 23-28.

SACHS & HUNGER — SACHS, Abraham J., HUNGER, Hermann & *al.*, *Astronomical Diaries & Related Texts from Babylonia*, 6 vol., Wien: Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1988-2007.

SCHAUMBERGER — SCHAUMBERGER, Johannes, « Die *Ziqpu*-Gestirne nach neuen Keilschriften », *Zeitschrift für Assyriologie*, N.F. XVI (1952), 214-229.

Septante — RAHLFS, Alfred (ed.), *Septuaginta*, 2 vol., Stuttgart : Württembergische Bibelanstalt, 1935.

Série MUL.APIN — Voir HUNGER &PINGREE (2).

SUN & KISTEMAKER — SUN, Xiachun & KISTEMAKER, Jacob, *The Chinese Sky During the Han*, Leiden – New York – Köln : Brill, 1997.

TALON — TALON, Philippe, *The Standard Babylonian Creation Myth Enūma Eliš*, [*State Archives of Assyria Cuneiform Texts*, IV], Helsinki : The Neo-assyrian Text Corpus Projet, 2005.

Tétrabiblos — PTOLÉMÉE, Claude, *Tetrabiblos*, ed. and transl. into English by F. E. Robbins, Cambridge (Mass.) : Harvard University Press – London : W. Heinemann, 1980.

VARISCO — VARISCO, Daniel Martin, « The origin of the *anwā'* in Arab tradition », *Studia islamica*, LXXIV (1991), 5-28.

VE — PETINATTO, Giovanni, *Sinossi del Vocabolario di Ebla* [*Materiali epigrafici de Ebla*, serie maior IV], Napoli : Istituto Universitario Orientale di Napoli, 1982.

VON WEIHER — VON WEIHER, Egbert, *Spätbabylonische Texte aus Uruk. Ausgrabungen der Deutschen Forschungsgemeinschaft in Uruk-Waraka*, X, Berlin : Gebr. Mann Verlag, 1985.

WALKER & HUNGER — WALKER, Christopher B. F. & HUNGER, Hermann, « Zwölfmaldrei », *Mitteilungen der Deutschen Orient-gesellschaft zu Berlin*, 109 (1977), 27-34.

WEIDNER (1) — WEIDNER, Ernst Friedrich, « Die astronomische Serie Enûma Anu Enlil », *Archiv für Orientforschung* (*AfO*), XVII (1954-1956), 71-89.

WEIDNER (2) — WEIDNER, Ernst Friedrich, *Handbuch der babylonischen Astronomie,* Leipzig : J. C. Hinrich'sche Buchhandlung, 1915.

YELLOW BRIDGE — YELLOW BRIDGE, *Mandarin-English Word Dictionary*, http://www.yellowbridge.com/chinese/chinese-dictionary.php.

ZIMMERN — ZIMMERN, Heinrich, *Akkadische Fremdwörter als Beweis für babylonischen Kultureinfluss*, Leipzig : J.C. Hinrichs, 1917.